

# En artisan intègre

Romain Didier sort son douzième album studio. Où il continue de défendre une certaine idée de la chanson française, élégante et nostalgique.

ERIC BULLIARD

# D'

emblée, on retrouve cette élégance intemporelle. La fluidité de ce piano, ce verbe soigné, ce format classique de la chanson, celle qui s'écoute et se déguste, pas celle que l'on entend vaguement à la radio. De toute manière, Romain Didier passe peu à la radio et ce douzième album studio ne devrait guère changer la donne: à 76 ans et quarante-cinq ans après son premier

Musicalement, *La buée des miroirs* joue sur du velours, avec ses orchestrations simples et classieuses.

disque, il ne va pas viser le tube et le succès populaire. Sa grandeur est ailleurs, dans le charme de ses mélodies, dans la douceur de sa mélancolie, qui séduisent un public peut-être restreint, mais fidèle.

Après Patrice Mithois à ses débuts, après Pascal Mathieu (l'album *Chapitre 9* en 2005), après, surtout, le génial Allain Leprest (une cinquantaine de chansons communes et presque autant de chefs-d'œuvre), Romain Didier a fait appel à un autre parolier, Gil Chovet. Lui-même a suffisamment prouvé qu'il serait capable d'écrire les textes de ses chansons, mais il reste d'abord un musicien, compositeur et interprète.

## Univers en fusion

La rencontre remonte à la création d'un conte musical avec la Maîtrise de la Loire, il y a une dizaine d'années. Pour ce projet, Romain Didier a fait connaissance avec Gil Chovet, auteur de la région. La collaboration s'est renouvelée pour d'autres spectacles musicaux, avant de déboucher pour la première fois sur un album. Comme une



A 76 ans, Romain Didier ne cache pas un goût pour les couleurs sépia.

évidence, tant leurs univers étaient faits pour fusionner.

Que ce soit à travers ces objets trouvés dans une brocante, l'absence d'un être cher (*Sans toi*), le retour inattendu de souvenirs enfouis (*Le jour où on oublie d'oublier*) ou cette France souvent négligée (*La diagonale du vide*), l'album assume ses couleurs sépia. La nostalgie n'apparaît pas rancie pour autant et s'allège de quelques airs latinos sur *Passant de Gibraltar* ou *D'apocalypse en calypso*. Un titre écrit par Isabelle Mayereau, chanteuse encore plus discrète que Romain Didier, que l'on a plaisir de retrouver ici dans un sensuel duo.

## Hors du temps

Musicalement, *La buée des miroirs* joue sur du velours, avec ses orchestrations simples et classieuses (piano, guitare,

accordéon, percussions, contrebasse). Après un curieux final (*Comme un chant grégorien*, issu d'un spectacle musical qui n'a pas vu le jour), on en sort avec le sentiment d'avoir effectué une traversée hors du temps, même s'il est question de «selfies creusés dans la buée des miroirs».

Le disque laisse aussi l'impression rassurante d'avoir retrouvé un chanteur fidèle à sa voie d'artisan intègre. Qui peut se retourner avec fierté sur son parcours et déclarer avec un sourire: «Avant de défier l'éternité en face-à-face, de se faire bouffer les doigts de pied par les limaces, sans hésiter, quitte à prêcher pour ma paroisse, faites-moi penser de ne pas oublier de laisser une trace...» ■

Romain Didier, *La buée des miroirs*, EPM

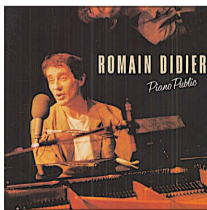
NOTRE AVIS:

## Romain Didier en trois jalons

### Piano public (1986)

**UN PREMIER SOMMET.** En trois albums (*Paroles et musique* en 1981, *Candeur et décadence* en 1982, *Le monde entre mes bras* en 1984), l'ancien pianiste de bar a tracé une voie qui ne changera guère: pas de grand succès public, mais la reconnaissance de ses pairs et des amateurs de chanson française racée. Ce *Piano public* vient confirmer son statut de chanteur atypique et son aisance dans le piano-voix. Un exercice qu'il considère comme «le fusain ou le crayon par rapport à la peinture, expliquera-t-il à l'occasion d'une venue à la salle CO2, en 2016. On va à l'essentiel, c'est le plaisir de la ligne droite. On ne peut pas tricher, c'est un jeu de la vérité.»

En 25 titres et près d'une heure vingt, Romain Didier revisite en version dépouillée ses premiers titres, dont les incontournables *Amnésie*, *Señor et Señorita*, *L'aéroport de Fiumicino*. L'album lui vaut un premier Prix de l'Académie Charles-Cros. Ce milieu des années 1980 marque un tournant, puisque débute la fructueuse collaboration avec Allain Leprest: cet enregistrement comprend déjà une de leurs plus belles chansons, *La retraite*.



### Place de l'Europe (1989)

**NAISSANCE D'UNE ALCHEMIE.** La complicité entre Romain Didier et Allain Leprest touche ici des sommets. Le sens mélodique du premier et le verbe voltigeur du second se combinent à merveille. Un binôme est né, qui donnera les plus belles réussites de ce répertoire. Sur ce disque, Allain Leprest écrit près de la moitié des textes, Romain Didier en signe six, ainsi que toutes les compositions. Entre l'âpreté du poète et l'élégance du pianiste, l'alchimie fonctionne parfaitement. A l'image de *Café cocu*, où «le cafetier a l'cafard / la cafetière est partie / trotter sur les trottoirs de Paris...»

*Place de l'Europe* aligne les perles intemporelles, même si l'album allait prendre une autre signification, puisqu'il sort à l'automne 1989, quelques semaines seulement avant la chute du Mur. C'est dire si un titre comme *Paris-Berlin* ne tarderait pas à prendre un tout autre sens. Le disque comprend encore une merveille sur Vincent Van Gogh, *Le regard de Vincent* (dont le texte est de Frédéric Brun), ainsi que *Joachim Agostino*, qui rappelle que Romain Didier ne néglige pas les sujets de société. Ici l'immigration, plus tard, avec *S.D.F.*, les personnes à la rue.



### Souviens-moi (2021)

**UN RETOUR ET UN BILAN.** Dans les années 1990-2000, sans jamais trop s'éloigner d'Allain Leprest, Romain Didier a davantage écrit ses propres textes (et même entièrement sur le très jazzy *J'ai noté* en 1998) et multiplié les projets parallèles (le spectacle pour enfants *Pantin*, *pantine* en 1998, *Cantate pour un cœur bleu*, avec Enzo Enzo en 2006). Le duo se retrouve une dernière fois pour *De loin, on aurait cru des oies*, sorti en mars 2011. Leprest signe quatre textes, dont le savoureux et féministe *Dieu existe-t-elle?* Il se donne la mort l'automne de cette même année.

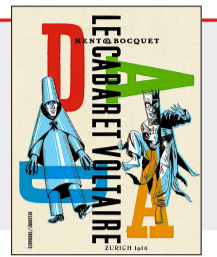
Il faudra attendre dix ans pour découvrir un nouvel album studio de Romain Didier. Dans un monde encore secoué par la pandémie, *Souviens-moi* cultive la nostalgie qui «vient comme ça, sans faire de bruit / comme une étrange maladie / qui met du gris et puis du rose aussi / sur la vie». Ces douze titres épurés, traversés par les thèmes du souvenir et de la transmission, résument quarante ans d'une carrière intègre et délicate. Avec, là encore, un regard acéré sur la société, à travers par exemple *Le prince sans royaume*, sur le thème des migrants: «Cet homme lacéré aux tessons des frontières / qui tient comme un bouquet ses racines en cadeau...» EB



## BANDE DESSINÉE

José-Louis Bocquet et Kent  
**LE CABARET VOLTAIRE**  
Delcourt

NOTRE AVIS:



## Quelque chose de dada

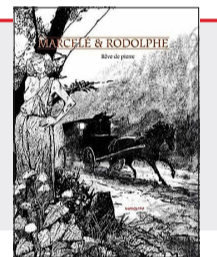
Début 1916, l'Europe est à feu et à sang. On ne le sait pas encore, mais l'année qui commence verra se dérouler deux des plus grandes boucheries de l'histoire, Verdun et la Somme. Des centaines de milliers de morts... pour rien. Les pays se suicident en chœur. Pendant ce temps, à Zurich, ville refuge, une bande d'olibrius venus de tous les horizons décident de s'élever contre la guerre et de dynamiter l'art. C'est ainsi que Tristan Tzara, Hugo Ball, Sophie Taeuber, Emmy Hennings ou encore Hans Arp se retrouvent – et pour certains se découvrent – dans un espace qu'ils créent pour eux: le Cabaret Voltaire. En une centaine de jours seulement, avant la fermeture, l'endroit foisonne d'expérimentations: musiques et chants, lectures de poésie, peinture, édition d'une revue... En trois mois, les frontières ont été repoussées et une douce folie créatrice a illuminé un ciel bien sombre. Cette dernière prend l'étrange nom de «dada». Cette rébellion artistique inspirera autant les surréalistes que le mouvement punk et une certaine forme d'absurde contemporain.

Après de belles biographies de femmes exceptionnelles, José-Louis Bocquet, accompagné aux pincesaux par Kent, remonte à nouveau le temps pour raconter avec beaucoup de minutie et de plaisir ce moment essentiel de l'histoire de l'art, qui s'est déroulé au bord de la Limmat. RM

## BANDE DESSINÉE

Rodolphe et Philippe Marcelé  
**RÊVE DE PIERRE**  
Mosquito

NOTRE AVIS:



## Faust y es-tu?

La Belle Epoque, coïncée entre la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et le début du suivant. Stanislas Saint Maur, célèbre écrivain de son état, est lui aussi entre deux âges. Obsédé par le temps qui passe, même s'il est loin d'être grabataire, il se morfond de voir la fin arriver. Une rencontre inattendue avec une femme d'une beauté saisissante va le sortir de son spleen: le plus étrange est qu'il est sûr de l'avoir déjà rencontrée... quand il avait 12 ans. Chez elle, rien n'a changé, pas une ride, pas un pli: la jeunesse et la grâce semblent ne pas faner. Elle ressemble à une statue immuable, à un *Rêve de pierre*. Quelle diablerie se cache là-dessous?

Avec cette bande dessinée aux allures faustiennes, le duo Rodolphe (scénario) et Philippe Marcelé (dessin) propose un hommage aux nouvelles fantastiques du XIX<sup>e</sup> siècle. Il y a du Maupassant, du LeFanu ou du Gautier dans ce *Rêve de pierre*. Le récit est riche de rebondissements et d'étrangetés, même si, comme souvent dans ces contes d'ambiance, la chute est attendue. Le dessin, ciselé, rappelle une certaine gravure du XIX<sup>e</sup> et finit d'inscrire l'œuvre dans un classicisme au charme indéniable. RM

## LIVRES

Angela Marsons  
**LIENS DE SANG**  
Belfond, 432 pages

NOTRE AVIS:



## L'art de la manipulation

«L'autrice anglaise aux 6 millions de lecteurs», annonce la couverture. En cinq romans, Angela Marsons a su convaincre de plus en plus de fans de thrillers. Il faut dire qu'elle sait y faire. *Liens de sang*, nouvelle enquête de la tourmentée Kim Stone et de son équipe, confirme sa maîtrise de tous les codes du genre: des chapitres brefs, une construction enchevêtrée, des personnages au passé douloureux... Signant le retour d'Alexandra Thorne – la psychiatre sociopathe que Kim avait arrêtée dans *Nos monstres* (2021) –, le roman décrit en outre de manière convaincante les ressorts de la manipulation mentale.

L'intrigue aussi se révèle des plus classiques: le meurtre d'une travailleuse sociale est suivi d'un deuxième, celui d'une toxicomane. Rien ne les relie, si ce n'est le mode opératoire: un seul coup de couteau, net et précis. Kim va s'efforcer de démêler une affaire de plus en plus complexe, tandis que, dans l'ombre de sa prison, la méthodique D<sup>re</sup> Thorne prépare une vengeance qui va obliger l'inspectrice à affronter son terrible passé. Au final, voici un polar solide, efficace, qui a largement de quoi satisfaire 6 millions de lecteurs. EB